

André Major, *le Vent du diable*, Montréal, Éditions du Jour,
1968, 144 p.

Pierre Châtillon

Volume 5, Number 2, May 1969

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036393ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036393ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Châtillon, P. (1969). Review of [André Major, *le Vent du diable*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 144 p.] *Études françaises*, 5(2), 226–229.
<https://doi.org/10.7202/036393ar>

ANDRÉ MAJOR, *le Vent du diable*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 144 p.

Aliénation, abdication, peur de vivre, aspiration à la mort, impossibilité de l'amour, tels sont les premiers thèmes qui apparaissent et nous définissent dès l'origine de notre littérature. Petit peuple né dans la peur et l'épuisement d'après la Conquête, notre première ambition fut de chercher un refuge contre les difficultés matérielles et, parallèlement, contre le monde qu'une morale morbide associait au Mal. L'évolution se fit logiquement conduisant d'une part à la sécurisation dans l'immobilisme protégé du matriarcat et d'autre part à la fuite du réel par l'évasion dans l'angélisme. Moralement et historiquement, cette quête de sécurité qui se manifestera par le conservatisme (foi-langue-traditions) entraînera, en ce qui concerne la femme, la totémisation de la mère. Le devoir sera sacralisé, on en prendra prétexte pour élever au niveau de vertu notre refus de vivre. La femme sera victime de ce rôle écrasant qu'on l'aura convaincue de jouer et elle n'aura rien d'autre à offrir à l'homme que l'austérité étouffante de sa vertu protectrice. On sait que la femme-amante, dans notre littérature, est soit inexistante soit prostituée. Quant à l'homme, selon l'expression de Buies, il « rapetissera », il s'anéantira avec son rêve de « fils déchu de race surhumaine ». En conséquence, on aura le choix entre l'extinction sécurisante et la

liberté destructrice. Moralement, cette mentalité janséniste conduira à un aberrant paradoxe: le Bien sera synonyme de refus de vie, d'évasion désincarnante, c'est-à-dire de mort, tandis que le Mal sera confondu avec le risque, la liberté, la force, l'amour, c'est-à-dire avec la vie.

Cette introduction n'est pas gratuite, loin de là. Major lui-même nous invite à ce procès de notre morbidité nationale: « J'ai le don de tout perdre, moi. J'ai le génie de l'échec. Je suis le miroir de mon peuple: qui me voit comprend la misère de notre histoire. On attend, on s'attendrit, on laisse faire. [...] On voudrait tellement que ça change, mais de là à en prendre les moyens ! Ça va faire de la peine à tellement de monde que, finalement, on reste comme on est: des pas bons ! Une race de pas bons qui a peur de son ombre. » C'est d'ailleurs une des particularités de la littérature québécoise que cette impossibilité de dissocier l'aventure personnelle d'un individu de l'aventure de son pays. Et cette attitude est logique car, ainsi que nous l'indique l'œuvre de Gatien Lapointe, il faut d'abord construire une maison habitable avant d'habiter, avant de prononcer le « premier mot » d'amour, ce qui revient à dire que l'homme d'ici ne se conçoit libre que le jour où son pays le sera devenu. Major pourtant nous invite à lire cette proposition à rebours: le pays ne sera libre que si chaque individu accède à sa liberté. C'est pourquoi le beau personnage d'Albert veut d'abord réussir sa vie avant de transformer celle de son peuple. Cette attitude a l'immense avantage d'être efficace sur le plan du bonheur et de dépasser le verbalisme utopique de la littérature dite « engagée ». Cette prise de position rejoint celle de Gatien Lapointe dans son *Pari de ne pas mourir*: « Je ne veux pas politiser la poésie, ni la prolétarianiser, ni l'impérialiser; je voudrais l'humaniser ».

Avant tout, *le Vent du diable* est un livre de santé, un livre libre, douloureusement et merveilleusement libre. C'est l'histoire d'une « grande passion endormie » qui accepte le risque de s'éveiller. Albert et Tom, Marie-Ange et La Verte: toute la dialectique de l'âme québécoise. Marie-Ange, c'est la femme-mère avec tout ce que cette appellation contient de chaleureux et d'étouffant: « Chez-lui, il serait au chaud sous d'épaisses couvertures, près de Marie-Ange, dans la maison rassurante. Il se prend à regretter sa fugue, mais l'instant d'après il se surprend à vouloir la prolonger ». Marie-Ange, au nom angéliste, Albert la quittera progressivement pour La Verte, au nom végétal. C'est ici la lutte entre l'esprit et la chair, entre la vertu desséchante et la vie comblante: « Tu aimais en Marie-Ange le silence, la paix d'une vie morte, et voilà qu'à travers

La Verte c'est toute ta vie que tu épouses, que tu serres contre toi, que tu appelles en gémissant, en criant dans le désert, et c'est toi que tu rejoins à travers elle, toi et ton amour du monde, toi et ta haine de la mort ».

Mal à son aise dans la grande ville mangeuse d'individualités, Albert a cherché refuge dans la nature, il a couru le risque d'y retrouver les forces vitales. Effectivement, il y rencontrera le vent, l'ennemi par excellence de la maison close, de la claustration, le vent qui charrie des brassées d'odeurs, de sons, le vent sensuel qui vient tout déranger, qui vient bouleverser l'ordre factice imposé aux êtres par une mentalité défaitiste et peureuse. Ce vent, forcément, puisqu'il est vie, est un vent du diable. Quel titre magnifique pour un roman de délivrance. Ce diable, pourtant, il faudra qu'Albert l'exorcise. La Vie, je l'ai signalé, est identifiée au Mal. Or La Verte c'est la Vie, la liberté, la nature juteuse. La Verte vit dans la montagne. Elle a une réputation équivoque et a été enlevée par Tom, personnage-repoussoir. Toute l'entreprise d'Albert consistera à chasser Tom et à nier la réputation de La Verte, c'est-à-dire à arracher la Vie à l'abjection, à revaloriser la Vie. Entreprise grandiose, et Major nous invite à considérer Albert comme un de ces héros épiques : Ishmaël, Jim Hawkins, Perceval, Lancelot, Galaad ! La comparaison est lourde à soutenir mais Albert y parvient en partie car il se présente comme l'un de ces chevaliers torturés qui, depuis les débuts de notre littérature, ont péri sans atteindre le Graal de la Vie.

Albert, lui, y parviendra... pour un temps du moins car, à la fin, il retourne vers la ville en y emmenant La Verte. Conclusion inquiétante, peut-être masochiste. Aussi l'auteur juge-t-il prudent de clore son récit au moment précis d'une probable faillite. Une grande tristesse envahit *le Carnet bleu* (cette « manie de l'autobiographie », comme il le dit, est une des originalités d'ailleurs sympathiques de Major) : « Parce qu'avec le mot fin, que je n'ai pas osé écrire, comme cela se faisait jadis, j'ai senti que quelque chose mourait, ma jeunesse peut-être, et cela est insupportable. [...] Mon sort est désormais scellé : cet amour d'Albert pour La Verte me livre aux nécessités de la vie à jamais. » L'homme, au sortir de la jeunesse, doit affronter ce dilemme : l'amour qui est lien ou la liberté qui est solitude. Albert a brisé un premier amour qui était lien pour accéder à la liberté, mais il avoue ne pas avoir la force de supporter la solitude et, non content de renouer des liens avec La Verte, il la traîne à la ville. Albert, nous explique-t-on, doit y gagner son argent. Mais il y a plus : la campagne ne le satisfait point totalement et lui fait peur. Et ce motif me semble

plus profond. Albert appartient à cette catégorie de gens qui à la ville s'ennuient de la campagne et vice versa, à ces citadins qui vont « jouer aux habitants » pendant la fin de semaine et qui reviennent au troupeau le dimanche soir. Cette conclusion me déçoit et je me demande si le héros ne s'est pas illusionné, s'il n'a pas « joué à Tarzan ». Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se rattache à cette race de personnages désaccordés qu'on trouve dans le roman québécois. Je sais bien qu'Albert veut être un pur, qu'il n'est pas faux, mais, après avoir lutté courageusement, il abdique et se plie aux contingences avec une facilité qui laisse douter de son réel désir de vaincre. Ce n'est vraiment pas Agaguk. Ce bonheur qu'Albert a reconquis au contact des forces de la nature, il va tenter de l'implanter à la ville: le risque est très grand que La Verte ne devienne qu'une fleur en pot.

Le Vent du diable, un grand roman par la densité symbolique et aussi par la perfection admirable de l'écriture. M^{re} Savard n'est pas loin, Thériault non plus et par conséquent Giono. Trois maîtres excellents dans l'évocation de cette espèce de féerie du concret d'où une certaine préciosité de bergerie n'est pas absente. Les scènes d'amour décrites dans *le Vent du diable*, toutefois, prouvent que Major a su éviter cet écueil. Et puis, s'il faut choisir des maîtres, ceux-là peuvent certainement aider davantage que Maritain ou Bernanos à renouer ici les liens oubliés entre l'homme et l'enivrante liberté de la terre.

P. C.